

# Marguerite, Marie, Philomène, Henriette Joubert

## Histoire d'une ascension sociale

Acte de naissance de Marguerite Joubert. Marguerite Joubert est née le 25 février 1910 dans une famille catholique très modeste. Elle est la fille de Pierre Joubert, un maçon de 34 ans, et de Marguerite Potier, une couturière de 24 ans.

Archives municipales de Vallet.

Acte de naissance de Marguerite Joubert. Marguerite Joubert est née le 25 février 1910 dans une famille catholique très modeste. Elle est la fille de Pierre Joubert, un maçon de 34 ans, et de Marguerite Potier, une couturière de 24 ans.

Archives municipales de Vallet.

Pierre (1876-1960) et Marguerite (1885-1958), les parents de Marguerite Joubert. La famille s'est installée à Nantes et Pierre Joubert est devenu employé d'assurance. Document non daté. Archives privées de Sophie Joubert.



« Boulangerie », poème manuscrit que Marguerite Joubert a rédigé à 15 ans pendant des vacances à Vallet. Poète dans l'âme, elle commence à écrire quand elle est très jeune. Elle publie son premier poème dans la Nouvelle Revue Française en novembre 1933. D'autres poèmes suivent dans la revue Les Humbles en janvier 1934. Après cette date, tous ses poèmes sont publiés sous le pseudonyme d'Yves Raquet dans la revue Vouloir, Paix, Travail, Santé. Archives privées d'André Lermite.

« Boulangerie », poème manuscrit que Marguerite Joubert a rédigé à 15 ans pendant des vacances à Vallet. Poète dans l'âme, elle commence à écrire quand elle est très jeune. Elle publie son premier poème dans la Nouvelle Revue Française en novembre 1933. D'autres poèmes suivent dans la revue Les Humbles en janvier 1934. Après cette date, tous ses poèmes sont publiés sous le pseudonyme d'Yves Raquet dans la revue Vouloir, Paix, Travail, Santé. Archives privées d'André Lermite.

La famille Joubert est originaire de Vallet. Ses membres étaient paysans à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle puis ils sont devenus ouvriers au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, plusieurs d'entre eux quittent la commune pour les quartiers populaires de Nantes. C'est le cas de Pierre Joubert, qui suit avec sa famille le chemin déjà emprunté par la plupart de ses frères et sœurs. Ouvrier à Vallet, il devient employé tandis que les trois enfants du couple prolongent leurs études bien au-delà du certificat d'études primaires. Marguerite, la seconde, se dirige vers l'enseignement.

« Je m'appelle Marguerite Joubert ; je suis née à Vallet, petit bourg de la Loire-Inférieure ; mes parents travaillaient et vivaient au jour le jour. La guerre nous emmena tous à Nantes. Mon père trop faible pour partir devint un petit employé ; maman confectionna des capotes et des chemises ; la maison n'était ni triste ni gaie : on y travaillait. La vie avait beau devenir difficile, maman se privait pour nous envoyer, aux vacances, un mois à la campagne. (...).

A douze ans, j'entrai à l'École Primaire Supérieure de Nantes, pour devenir institutrice. Je travaillais peu, mais assez facilement pour garder un rang honorable. A ce moment, j'écrivis encore quelques vers sans grande conviction, sur les arbres, les oiseaux, les yeux. Depuis longtemps, j'inquiétais ma famille, en lui demandant de légitimer les principes moraux qu'elle m'enseignait, et surtout, l'autorité maternelle. Il y eut conflit ; catholique mystique, je me soumis ; mais il me souvient avoir écrit à ce sujet un hymne à la liberté qui me soulagea de toute colère. Je me découvris souverainement libre grâce à ma faculté d'écrire. (...).

Entrée à l'École Normale à seize ans, je devins six mois plus tard tuberculeuse. Un an d'isolement chez mes parents, où le besoin d'argent, le surmenage et le souci de la contagion créèrent une lourde atmosphère. Je continuais à écrire, m'encourageant à vouloir vivre, et m'exhortant à trouver la beauté poétique du mur d'usine et du vieux cerisier qui composait mon horizon.

Deux ans de sanatorium, à Sainte-Feyre ; ma faiblesse abritée dans une chaise-longue ; le paysage large ouvert et la grande forêt au fond. Une amie me conseilla de corriger mes brouillons, au lieu de tant écrire sans travailler. J'abordai timidement le vers libre, je l'étudiai. La poésie me devint une espèce de tâche très aimée. »

Marguerite Joubert, *Tableau de la poésie en France II*, La Nouvelle Revue Française, n°242, novembre 1933, pages 654-655.

Au sanatorium, Marguerite Joubert a créé de nouveaux liens et a profité d'une réelle effervescence intellectuelle. La culture l'aide à guérir d'une maladie grave qui a frappé l'École Normale des filles de Nantes en 1927 : « Vous m'avez aidé à porter joyeusement la lente guérison » écrit-elle dans une de ses lettres à André Gide. Elle revient à Nantes en 1930 et elle commence à enseigner dans des communes éloignées où elle passe la semaine. Ses parents se sont eux installés à proximité de Chantenay, qui devient son quartier d'adoption. Elle y épouse en novembre 1938 André Lermite, instituteur et militant comme elle, qu'elle côtoie depuis la première moitié des années 1930. Tous les deux s'installent chez les parents d'André Lermite, au 27 rue Buisson à Chantenay. C'est là que naît, en août 1939, leur fils André.



Marguerite Joubert et ses deux frères : Emmanuel (1913-2002), à gauche, qui deviendra enseignant de Lettres classiques et Pierre (1905-2001), à droite, polytechnicien puis ingénieur des Ponts et Chaussées. Document non daté, vers 1925. Archives privées de Sophie Joubert.

Livret de famille des époux Lermite. Marguerite Joubert a épousé André Lermite le 10 novembre 1938 à Chantenay, un quartier auquel ils sont tous les deux attachés. Son mari, né en 1908, est, comme elle, instituteur et très impliqué sur le plan syndical et politique. Archives privées d'André Lermite.

Notes concernant la famille Lermite. Marguerite Joubert a épousé André Lermite le 10 novembre 1938 à Chantenay, un quartier auquel ils sont tous les deux attachés. Son mari, né en 1908, est, comme elle, instituteur et très impliqué sur le plan syndical et politique. Archives privées d'André Lermite.



Marguerite et André Lermite au moment de leur mariage. Archives privées d'André Lermite.



Marguerite Lermite à la plage en 1940 ou 1941. A cette époque, la famille a acquis une petite maison au Pouliguen. Archives privées d'André Lermite.



Marguerite Lermite et son fils André né le 22 Août 1939. Photographie de 1941. Archives privées d'André Lermite.

# “Marguerite, de Nantes...”

## Le convoi pour Auschwitz du 24 janvier 1943



Marguerite Lermite au camp d'Auschwitz II-Birkenau au début du mois de février 1943. Environ deux semaines après leur arrivée, les femmes du convoi sont emmenées à Auschwitz I pour y être photographiées. La plupart de ces clichés nous sont parvenus. Archives de l'Association Mémoire Vive.

Le 23 janvier 1943, un groupe de femmes est emmené du camp de Romainville à celui de Compiègne. Le lendemain, 24 janvier, un convoi de déportés part vers l'est. Les quatre derniers wagons emportent 230 femmes qui continuent au-delà de l'Allemagne. Marguerite Lermite était l'une des dernières arrivées dans ce groupe de déportées composé majoritairement de résistantes communistes dont plusieurs membres importantes du parti communiste clandestin.

Le convoi parvient à destination le 27 janvier 1943. Les déportées doivent ensuite marcher jusqu'à un camp, dont elle n'apprendront le nom que plus tard. Elles viennent d'arriver à Auschwitz II-Birkenau, vaste camp de concentration et camp d'extermination des juifs d'Europe. Ce sont les seules françaises non juives à entrer à Birkenau. A ce titre, elles ne subissent pas la sélection qu'ont connu les 1,1 million de déportés juifs à leur descente du train. Comme les 200 000 déportés juifs qui n'ont pas été directement envoyés vers les chambres à gaz et ont été sélectionnés pour le travail et 200 000 autres déportés non juifs, elles entrent dans le camp de concentration de Birkenau.

Elles passent d'abord par le bâtiment de la Sauna du camp des femmes puis elles sont emmenées dans la baraque 14. Pendant deux semaines, elles sont exemptées du travail extérieur et elles découvrent ce qu'est la partie concentrationnaire du camp de Birkenau : le vent, le froid et l'humidité ; la mauvaise nourriture, insuffisante, dans des gamelles souillées ; le seul robinet d'eau de tout le camp des femmes ; le sommeil à 3 par couche de 2 mètres sur 2 ; l'état physique de celles qui travaillent à l'extérieur... Et les appels. Devant les baraques, deux fois par jour, de 3h30 à 7h00 du matin puis aussi longtemps le soir, debout immobiles à attendre que les SS comptent et recomptent les présentes et qu'ils emmènent à la mort celles qui ne peuvent pas tenir ainsi dans le froid. Le 5 février, l'appel a lieu hors du camp, sous la neige, et dure de 3h30 à 17h00. Ces femmes, dont plusieurs ont été résistantes, ont alors des réflexes de militantes. Les tâches du groupe sont organisées en vue d'assurer leur survie.

Le 12 février elles partent pour la baraque 26. A partir de ce moment, elles doivent travailler pendant la journée. Les tâches sont extrêmement dures et la mortalité augmente rapidement. « Un jour, à la fin de février, nous avons eu neuf mortes dans la journée » écrit Charlotte Delbo dans *Le convoi du 24 janvier*, le livre qu'elle a consacré à ce convoi en 1966. D'après elle, c'est à ce moment que Marguerite Lermite serait morte, même si le registre du camp la déclare décédée le 18 mars 1943.

Arrivée peu avant le départ du convoi à Romainville, Marguerite Lermite n'a pas de liens étroits avec les déportées qui étaient là depuis plus longtemps. Le groupe très soudé des communistes parisiennes ne la connaît pas et après la guerre les survivantes du convoi ne pourront mettre de nom sur sa photographie prise à Auschwitz, qui n'a pu être identifiée que pour cette exposition. « Marguerite, de Nantes... C'est tout ce que nous savions d'elle » reconnaît Charlotte Delbo dans son livre.

Wagon du type de ceux qui transportaient les déportés, essentiellement juifs, vers Auschwitz. Marguerite Lermite était dans le convoi du 24 janvier 1943, appelé convoi des 31 000 après la guerre, qui comprenait quatre wagons avec 230 déportées. Le convoi est arrivé à Auschwitz le 27 janvier 1943. A cette date, 45 convois de déportés juifs avaient déjà été envoyés de France à Auschwitz. Une fois descendus, les déportés devaient marcher pendant un kilomètre pour arriver au camp de Birkenau.



Photographie de la classe, Auschwitz, 2010.



Le bâtiment de la Sauna du camp des femmes. Dès leur entrée dans le camp, les femmes passent par ce bâtiment pour être rasées, désinfectées, tatouées, habillées et enregistrées. Marguerite Lermite devient le matricule 31 835. Puis les femmes du convoi sont envoyées dans la baraque 14 pour une période de deux semaines, appelée quarantaine, pendant lesquelles elles doivent intégrer les règles du camp et sont exemptées du travail à l'extérieur.

Photographie de la classe, 2010.



Le 12 février 1943, les femmes du convoi sortent de quarantaine. Elles sont internées dans la baraque 26 où il y a déjà 800 Polonaises. A partir de ce jour, elles travaillent à l'extérieur du camp, notamment dans des travaux de terrassement.

Photographie de la classe, 2010.



Le camp des femmes vu des barbelés. Le camp de Birkenau était très cloisonné. Il comprend plusieurs camps distincts et séparés dont celui des femmes. Les contacts entre ces différents camps étaient difficiles à établir et en particulier les contacts avec les survivants du convoi d'André Lermite.

Photographie de la classe, 2010.



L'entrée du camp des femmes de Birkenau. En arrivant, les femmes du convoi n'ont d'abord vu que les barbelés et les miradors. Puis des femmes SS qui encadrent l'entrée du camp. En passant la porte, elles déchiffrent le message d'un écriteau en allemand : « camp d'anéantissement ».

Photographie de la classe, 2010.

Traduction française d'un message allemand annonçant le décès de Marguerite Lermite à sa famille, 19 mai 1943. En mars 1943, les SS du camp d'Auschwitz préviennent les autorités allemandes en France. L'information est transmise au préfet en avril et à sa famille en mai. La date du décès, le 18 mars 1943, est la date officielle inscrite sur le registre du camp. Mais les survivantes du convoi pensent que Marguerite Lermite est plutôt morte à la fin du mois de février 1943.

Archives privées d'André Lermite.

